

## L'ANGLIFICATION

ÉTUDE (suite)

Nous avons parlé dans notre dernier article de l'anglicisation de nos compatriotes par les titres et les récompenses, abordons maintenant le côté le plus important de cette étude, celle de l'anglicisation de nos mœurs et de notre langue.

Le Canadien est homme de foyer ; lorsque le soir, après un dur labeur, il voit réunis autour de lui ses enfants bien-aimés et son épouse chérie, il se croit plus heureux qu'un roi, et certes il a raison, car d'ordinaire ce n'est pas dans les palais que le bonheur habite, mais dans ces maisons d'humble apparence où l'on ne connaît que l'amour, la tendresse et le devoir.

Le Canadien, simple dans ses habitudes et honnête dans ses actes, doit à ses mœurs si régulières la vigueur et l'esprit qui le caractérise ; fuyant tous ces plaisirs énervants qui sont la cause première de l'affaiblissement physique à notre époque, il consacra au bonheur et au bien-être de sa famille son énergie, son temps et son travail.

Lorsqu'arrivent ces fêtes touchantes qu'on nomme le *premier jour de l'an*, la *St-Jean-Baptiste*, la *St-Catherine*, etc., ces jours heureux où nous sommes fiers d'être Canadiens-Français et les fils de cette France glorieuse, peut-être aussi aimée des rives du grand Saint-Laurent que sur les bords de la Seine, quelle gaieté expansive, quelles joies sublimes règne alors dans la famille canadienne. Danses, jeux, chansons, musique, tout se succède, s'amalgame, cesse, recommence aussitôt, et cela avec un entrain admirable.

Hélas ! ces fêtes si belles tendent à disparaître ! L'anglicisation, semblable à la lèpre hideuse exhalant sur toute une contrée son souffle infect et mortel, a porté ses ravages jusque dans ces maisonnettes où tout, mœurs, langage, croyance, était français et catholique.

Aujourd'hui ce ne sont plus ces joies pures, ces plaisirs honnêtes, cette gaieté toute gauloise d'autrefois ; hier nous étions sans tâche, et demain peut-être serons-nous marqués d'un stigmate de honte !

Nos mœurs n'ont plus déjà cette simplicité, et cette franchise qui excitaient l'admiration des étrangers. L'égoïsme, ce défaut capital des Anglais, envahit nos familles, et répand parmi elles cette réserve britannique que je trouve insipide et surtout condamnable, parce qu'elle détruit tout sentiment d'amour et de fraternité, et parce qu'elle brise les liens les plus sacrés qui puissent unir deux cœurs.

Certes, nous trouvons bien encore dans plusieurs braves familles de nos campagnes les coutumes patriarcales de nos pères ; mais c'est un fait que tous les patriotes véritables constatent avec douleur, nos mœurs s'anglicisent, et, si nous n'avions point cette foi sublime qui nous sauvera du naufrage, l'anéantissement de notre race ne serait plus qu'une question de temps.

Ce n'est pas à des forces étrangères que nous devons demander le secours nécessaire, mais à nous-mêmes, à nos croyances, à nos mœurs et à notre langue ; si, dans un commun accord, nous portons haut le flambeau de notre patriotisme et le drapeau de notre honneur, les Anglais et nos voisins s'inclineront devant cette magnifique manifestation, cette sublime profession de la foi de tout un peuple, et nous serions sauvés !

Pierre Bidard

A suivre

Nous parlons trop de chance. Il y a des bonheurs et des malheurs qui n'arrivent guère qu'à ceux qui les méritent.

Il est également dangereux de vivre par l'imagination dans l'avenir et de s'attarder dans des traditions surannées.—Duc de BROLGIE.

## L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

II

A l'exposition des beaux-arts, il n'y a qu'un sculpteur qui expose quelques-uns de ses travaux. C'est M. Alexandre Carli. Comme il est le seul dans son genre, nous commencerons notre brève revue en parlant des ouvrages de ce sculpteur.

Nous connaissons M. Carli depuis longtemps. Nous dirons même que nous avons fait quelque peu notre éducation ensemble, et depuis nous avons toujours été deux bons amis.

M. Carli fut destiné tout d'abord, par son père, au commerce. En conséquence, il reçut une éducation purement commerciale. A sa sortie de l'école, il s'engagea comme comptable.

Mais bientôt notre jeune sculpteur s'aperçut qu'il n'était pas fait pour le commerce, que tous ses goûts le prédisposaient à exercer l'art de son père, qui est un statuaire bien connu à Montréal.

M. Carli, une fois entré à l'atelier de son père, se mit courageusement à l'œuvre. Etudiant le jour et le soir, il se vit bientôt assez habile pour exécuter d'excellents ouvrages.

Les statues exposées à l'exposition, d'ailleurs, prouvent que M. Carli n'a pas perdu son temps. Nous ferons remarquer ici que ces statues, quelque bien exécutées qu'elles soient, n'étaient pas destinées à une exposition, et que ce n'est que sur de vives instances que M. Carli se décida à les exposer.

Le groupe représentant l'assomption de la sainte Vierge se compose de trois personnages. La Vierge portée par les nuages, tend les bras au ciel, vers lequel ses regards sont fixés. Sa pose est belle et est bien celle d'une reine qui va prendre possession de son trône. Deux anges sont placés à ses côtés ; celui de droite tient un lis dans sa main.

Ce groupe, fait un peu dans le genre des peintures de Murillo, est bien réussi et dénote chez son auteur beaucoup de goût et de talent.

Parmi les autres statues exposées par M. Carli nous avons remarqué celle représentant saint Sébastien ; les détails anatomiques ont été soigneusement reproduits, et la pose du saint est excellente. Un mot de critique en passant : nous aurions préféré plus de virilité dans la figure et une plus grande expression de douleur sur ses traits.

Sainte Claire d'Assise, saint Michel, sainte Marthe, saint Gabriel, saint François d'Assise et saint Martin sont des sujets qui ont été bien rendus.

L'ensemble des statues exposées par M. Carli est excellent et digne de remarque. Dans toutes les statues, on remarque beaucoup de dégagement dans les poses et une rare habileté à reproduire les vêtements.

Nous engageons donc fortement notre ami Carli à continuer ses études ; il y a un talent réel chez lui et il n'en tient qu'à lui de le développer.

\* \*

M. Georges Delfosse, dont nous allons parler, est un tout jeune homme ; il n'a pas encore vingt ans, nous a-t-on dit. De même que pour M. Carli, il n'a reçu presque aucune leçon et est en quelque sorte son propre maître.

En tout, il semble avoir suivi son goût, et vraiment il est excellent. Aussi dans toutes les toiles exposées par ce jeune artiste, on remarque un excellent coloris et une bonne touche.

L'une de ses toiles, qui est de grande dimension, représente saint Roch en prière et près d'une ville dont on distingue quelque peu les maisons dans les ombres du soir. Au-dessus de la tête du saint, le ciel s'entr'ouvre et des anges descendent portés par les nuées ; l'un d'eux tient une couronne qu'il pose au-dessus de la tête du pieux pèlerin.

Dans la distance, on voit quelques malheureux pestiférés venant implorer leur guérison.

Une copie, d'après van Marcke, représentant une vue de ferme est très bien brossée. Il en est de même d'une tête de jeune fille d'après Harlamoff.

Deux vues de l'île Sainte-Hélène, un *Clair de lune* (copie), une *Vue à la Côte Saint-Paul*, un

*Soir d'été*, le *Complot*, *Une partie du village de Saint-Henri de Mascouche*, etc., indique beaucoup d'habileté de la part de leur auteur.

A M. Delfosse, de même qu'à tous ceux dont nous aurons à parler dans la suite, nous conseillons du travail et de l'assiduité à l'étude. Avec du courage, ce jeune artiste réussira certainement à attirer l'attention sur son nom.

G. A. Dumont

DÉSESPÉRÉ !

I

Tout était fini ! Elle donnait sa main à un autre ! Avec une joie cruelle, elle lui avait annoncé que dans quelques mois elle irait aux pieds des autels avec un autre que lui. Ses promesses, ses serments de fidélité éternelle : tout était oublié !

Et Raoul, altéré par ce coup inattendu, allait devant lui sans trop savoir où il dirigeait ses pas.

C'était une délicieuse soirée de juin. Au firmament, les étoiles commençaient leurs danses joyeuses. Dans la ville, tout était silencieux. Seul le pas régulier du veilleur de nuit résonnant sur les dalles de pierres interrompait ce majestueux silence.

Raoul s'arrêta. Devant lui s'étendait le Saint-Laurent. Pas un souffle ne ridait la surface cristalline du grand fleuve. Là-bas, dans le lointain, un pêcheur sentimental modulait d'une voix lente et triste :

Quand sur ses bords, elle me dit je t'aime  
Avec ses feux, son ardeur s'envola.  
Que le zéphyr n'emporte-t-il de même  
Le trait cruel qui dévore mon cœur ?

Chaque parole de la chanson du nautonnier solitaire perçait le cœur ulcéré du pauvre Raoul d'un nouveau glaive.

Rapide comme l'éclair, la pensée du suicide lui traversa l'esprit. Le suicide ? Ne serait-ce pas là la fin de ses maux ? En engloutissant son corps, le Saint-Laurent n'engloutirait-il pas ses peines ?

Une dernière fois il tourna ses regards vers la demeure de celle qu'il aimait, comme pour lui dire l'adieu suprême.

Tout à coup une fenêtre s'illumina, les croisées s'ouvrirent et une forme svelte, revêtue d'un peignoir blanc, apparut entre deux rayons de lune. C'était elle ! C'en était trop pour le pauvre Raoul, il tomba évanoui sur le sol.

II

À quatre milles d'Alger, si vaillamment conquise par les troupes françaises, s'élève la trappe de B : C'est un long et triste édifice percé de douze en douze pieds de petites ouvertures qui laissent à peine pénétrer la lumière du soleil.

Là, des hommes—des princes quelquefois—vont expier dans la prière et les mortifications les excès de leur vie. Dans ces longs et froids corridors blanchis à la chaux, jamais une parole n'est proférée, jamais un signe inutile n'est fait. Dans sa petite cellule, le religieux a pour tout meuble une planche rude et dure sur laquelle il prendra les trois ou quatre heures de sommeil permises par la règle. Un crucifix de bois est le seul ornement qui voit sur les murs de ce réduit.

C'est dans ce séjour d'expiation que depuis dix ans, Raoul, connu là sous le surnom de Père Isidore, est venu ensevelir son amour. Personne, en rencontrant ce moine de trente ans aux cheveux blancs et à la figure ridée, ne reconnaîtrait le beau jeune homme d'autrefois.

Le Père Isidore a une grande réputation de sainteté, aussi les gens du pays le tiennent-ils en grande vénération.

La seule distraction que se permette le Père Isidore est une promenade quotidienne sur une petite terrasse élevée en face de l'océan. Là, bien des fois, alors que les yeux fixés par delà l'océan, il regarde un pays imaginaire, on a vu les larmes sillonner ses joues amaigries par le jeûne.

Raoul songe-t-il alors à celle qui l'a abandonné et qui est maintenant l'épouse d'un autre ?

Nul ne le sait.

P. G. Roy.